



L'art d'éveiller la créativité

Jean-Claude Marol

Dessinateur, écrivain, auteur de livres pour enfants, conférencier et conteur, J.C. Marol menait aussi toute une action dans les classes d'école afin de les éveiller ludiquement à une autre réalité.

Dessinateur humoristique au service de l'essentiel, écrivain inspiré par les troubadours et la chevalerie, les messages des vrais maîtres spirituels (il a consacré plusieurs livres à la grande sainte Ma Ananda Moyi), auteur de livres pour enfants, conférencier et conteur, Jean-Claude Marol menait aussi toute une action dans les classes d'école afin de les éveiller ludiquement à une autre réalité : cet entretien, paru dans Nouvelles Clés en 1996, témoigne de son action.

Nouvelles Clés : Avant de nous parler des enfants dont vous vous occupez, pourriez-vous nous parler de votre propre enfance ?

Jean-Claude Marol : J'ai beaucoup rêvé, enfant, des cathédrales. Une sorte de nostalgie : comment bâtir une cathédrale ? Je suis devenu architecte pour cette raison. Mais je n'ai pratiquement pas exercé. Le gag, c'est que j'ai contribué à construire, en Inde, le Matrimandir, c'est-à-dire le temple de la Mère, rêvé par Sri Aurobindo, à Auroville. Un clin d'œil du destin. Cette façon d'entrer dans la matière, de faire coïncider terre et ciel, de faire que la terre soit une sorte de contre-coup de valeurs subtiles ; c'est probablement un ancrage profond. Mais assez vite, je me suis dit que, dans cette société, on n'en était peut-être plus à un moment où construire avait grand sens. Et très jeune, je m'étais senti attiré par le dessin d'humour sans parole. Une certaine nudité, face à moi-même évidemment, donc face au monde. Il s'agissait de trouver cette sorte d'économie de moyens qui fait qu'on ne se laisse pas emporter de références. C'est ainsi que j'ai effectué les premières traversées de ma vie grâce au dessin d'humour. Dans le même temps, il y a donc eu des voyages en Inde, pas seulement auprès de Ma Anandamoyi. Je crois avoir été rencontré, percuté par quelques-uns de ces êtres un peu sauvages que l'on rencontre en Inde... Pour finir de me présenter, il y a une rencontre très privilégiée avec un père spirituel chrétien russe, maintenant très âgé - une personnalité respectée mais qui ne cherche pas pour autant à se faire connaître. Pendant une dizaine d'année, mon épouse et moi avons eu avec lui une sorte de tendre échange. Cet homme a une haute charge au sein de l'Église russe et malgré cela, il nous a donné tellement de son temps, de son énergie...

N. C. : Vous êtes orthodoxe vous-même ?

J.C. M. : Je ne viens pas d'un milieu chrétien, je ne suis même pas baptisé ! Mes parents étaient des libre-penseurs, des franc-maçons - des gens généreux. Enfant, mon premier réflexe fut d'aller dans les églises pour dire ma déception à ce Dieu dont les autres me parlaient. Je faisais des kilomètres à vélo, d'église en église, pour y crier ma colère ! J'avais douze, treize ans. C'était une forme de prière. Je crois qu'il faut avoir une certaine colère pour pouvoir rencontrer des enfants comme je l'ai fait ensuite.

N. C. : Sensibilité à l'injustice ?

J.C. M. : On peut le dire comme ça... Le fait de publier des livres pour enfants (en l'occurrence des livres de contes), vous ouvre presque automatiquement les portes des écoles. Je me suis donc retrouvé, après bien des années, dans des cours de récréation. Et je me souviens qu'au début, quand la cloche sonnait et que les enfants rentraient en classe, la situation me rendait triste. Je me demandais ce que j'allais pouvoir partager avec eux qui leur fasse passer un peu de vie. Il y avait donc cette rage. Comment faire, dans une classe

plutôt carrée, avec des petites tables-boîtiers et des petites grilles de programme, pour qu'un courant passe ? Cette prière-colère de mon enfance a dû m'aider. Ensuite, c'est peut-être la même énergie qui fait la tendresse. Il existe une tendresse proche de la grosse colère. Je m'étais rendu dans ma première école en tant que conteur ; j'invitais les enfants à penser avec la couleur, le papier, les gestes, et pas qu'avec les mots. Je voulais qu'il y ait implication de l'émotion, du corps, du rêve, des peurs, des cris, une implication physique. Et, à mon grand étonnement, des situations merveilleuses ont jailli, situations de prophétie, d'évidence. " La vérité sort de la bouche des enfants "... mais c'est vrai ! J'ai découvert que les êtres humains " petits ", jeunes, ont ce potentiel de vie extrême, proche du divin - si on veut utiliser ce terme. Ainsi, peu à peu, une source s'est dégagée. Le ruisseau est devenu un torrent. L'information a couru dans les écoles, les bibliothèques. On m'a invité de plus en plus. Et pendant dix, douze ans, je me suis laissé entraîner dans ce courant de vitalité - mutuelle. Je me suis retrouvé au-delà du "donner-recevoir".

N. C. : Comme cela se passe-t-il, concrètement ?

J.C. M. : Au début, il y avait deux déclencheurs : d'abord les contes, Le conte du dragon, et puis un travail sur les mots. Par exemple dans le mot "elle", on voit la possibilité d'un papillon. Et chaque mot, si on le regarde comme un enfant regarde ce qu'il ne connaît pas, peut révéler un sens caché dans sa forme. La calligraphie chinoise repose sur une sorte de consonnance entre la forme et le sens - ce que notre procédé alphabétique a un peu empêché. Mais malgré tout, même dans notre écriture, chaque mot a en plus quelque chose à dire de par sa forme qui, du coup, révèle d'autres sens. Il y a bien sûr les poèmes d'Apollinaire. Je m'y suis senti très à l'aise. Sans le savoir, j'ai dû rouvrir certaines portes et cela a ému beaucoup de pédagogues. Ce regard de surprise sur des mots familiers, des émotions que l'on croit connues, révèlent à chaque fois comme une petite déflagration, une petite bombe d'émotion, de compréhension. Un exemple me vient : je vois une petite fille de sept ans qui sait à peine écrire, qui larmoie doucement. Je m'approche en vitesse, qu'est-ce que je vois ? À l'aquarelle, elle avait écrit le mot " larme ", et je voyais les larmes de cette gamine qui tombaient sur les lettres. Je ne sais plus si elle avait fait une faute d'orthographe... Les lettres étaient dissoutes par ses propres larmes. Un tout petit exemple où l'on devine que le langage est plus qu'un code d'échange, une sorte de troc. C'est notre palpitation qui peut être partagée ! Se rapprocher du cœur de l'autre fait accélérer notre propre cœur. On se rapproche du langage de l'enfant comme cela, comme cœur-à-cœur. Du coup, notre cœur à nous fait battre le cœur de l'enfant différemment, et vice-versa. Le conte, dans sa précision symbolique, préexiste en chacun de nous. Cet ordre archétypal, si on sait le solliciter, ne demande qu'à fleurir. Et l'écoute admirative de cette pré-existence d'une sorte de vision claire des choses m'a bouleversé. Cette vision directe, malheureusement s'empâte avec l'âge. C'est un processus de construction qui, peu à peu, encombre les gestes et fait oublier ce qui anime. On rajoute un vêtement, puis un autre, et au bout de la dixième veste, on ne peut plus bouger les bras. Arrive un stade, dont beaucoup de contes parlent, où l'on se met à vivre comme un épouvantail. Et l'on se dit : "C'est normal, on ne peut pas vivre autrement." Et l'on apprend à se déplacer comme un épouvantail, en oubliant sa mobilité intrinsèque. Cette mobilité intrinsèque est pourtant toujours là ! Tel est le propos de ce nouvel art que j'appellerais volontiers "la vie réenfantée" - je l'ai vérifié, revérifié, retesté sur moi-même, ça m'a ventilé ! Je sais ce que je dois à certaines rencontres avec tel ou tel être. Je sais ce que je dois à des centaines, à des milliers de gosses.

N. C. : Au début, c'était plutôt des petits de sept à neuf ans, n'est-ce pas ? Puis l'éventail s'est élargi, et vous avez commencé à rencontrer aussi des adolescents...

J.C. M. : Le point commun - puisque ce n'est jamais la même chose, bien sûr - c'est comme au saut à l'élastique : vous ne pouvez pas dire aux autres de sauter, vous devez sauter le premier. Et si votre saut va vraiment vers l'autre, alors, je l'ai vu, même des ados durs dans des lycées professionnels de banlieues pourries, sont émus de voir un adulte se découvrir et faire le premier pas, quelqu'un qui est normalement dans le camp des gens qui ne bougent plus et qui punissent. C'est un passage. Et cela ne s'affiche pas, ça se vit.

N. C. : Vous nous avez dit que, lorsque vous arrivez devant un groupe de gamins, tout se joue dans les premières minutes. Là, il y a un moment où vous êtes tout nu et où ils vous jaugeant en trente secondes...

J.C. M. : À la limite, je dirais qu'il n'y a même pas de saut à faire : ils vous ont vu. Vous passez la porte, vous avez une certaine attitude, un certain sourire, et c'est gagné... ou c'est perdu. Un jour, j'étais attendu dans une classe ; malheureusement, mon intervention (demandée par la direction) avait dû irriter l'instituteur : quand je suis arrivé, une interrogation écrite avait été prévue. On me faisait comprendre que j'étais de trop. J'aurais pu repartir. Quasiment sans réfléchir, j'ai dit aux enfants : "Écoutez, j'ai une idée : on va bien faire une interro écrite, mais vous allez vous poser des questions sur vous-mêmes, aussi impertinentes qu'elles soient." C'est allé très vite. En dix secondes tout a échappé à l'insti'. Les gosses m'ont regardé avec cette sorte de vitalité, prête à tous les coups, qu'ont les onze, douze ans. Le résultat fut époustouflant. Contrairement à d'autres fois, ils n'ont pas posé de questions sur le sexe... mais des questions sur Dieu, sur la mort... En un instant, on a assisté à un fantastique retournement, passant d'une interrogation qui crée le barrage à une totale ouverture. Alors, j'ai accéléré le mouvement. J'ai dit : "Dans dix minutes, je ramasse les copies ! Vite, vite !" Recréer l'urgence. Dans cette urgence, on n'a pas le temps de tricher, de faire semblant. Il faut aller vite. Ils ont en face d'eux un adulte pressé, qui fait face, qui est dangereux, tendrement dangereux. Il faut y aller. C'est une colère... Je crois que cet état "tendrement guerrier", cette soudaine mobilisation d'énergie, a besoin, pour pouvoir s'exprimer, d'une sorte d'apathie préalable. Cette initiative que j'ai prise, je n'aurais jamais pu la préméditer. Ce regard qu'on retrouve peut-être dans les arts martiaux, comme chez ces vieux chats qui ont l'air les plus patauds, les plus endormis de la bande, mais qui, au moment où la souris va sortir de son trou, sont les premiers à bondir. C'est le fameux chaos originel, le "je-ne-sais-quoi" informe qui contient tous les potentiels, l'extrême relâchement indispensable avant l'action fulgurante. Cette action auprès des enfants a pu prendre toutes sortes de formes. La plupart du temps, je suis parti des mots. Montrer que les mots sont vivants. Par exemple, pour évoquer la situation d'un garçon endormi, j'écrivais au tableau : "Il rêve" ; brusquement, l'enfant sursaute : le mot "il" se retrouve culbuté par-dessus le mot "rêve", et l'on voit apparaître "réveil" . Le mot "chien" aboie-t-il ?

N. C. : Avec des adolescents moqueurs ou violents, ces jeux-là marchent-ils encore ?

J.C. M. : Oh oui ! C'est l'un de mes souvenirs les plus forts. Dans le collège technique d'une banlieue ouvrière dure. Notre rencontre s'est faite à l'atelier. J'ai proposé que chacun représente, physiquement, un mot clé de sa vie à l'aide des techniques qui leur étaient enseignées - ces gars-là préparaient un CAP de tourneur-fraiseur, ils travaillaient donc le métal. Ces grands ados difficiles, presque des hommes, cherchent les outils nécessaires à notre entreprise. Et j'ai ainsi vu, émerveillé, émerger de la forge, au fil des semaines, les lettres du mot "risque" qui dansaient sur un fil de funambule, ou bien les lettres du mot "porte", articulées entre elles par des charnières qui s'ouvraient en grinçant, ou encore le mot "cage" - bien sûr - en forme de prison. Et parmi ces gars-là, il y avait un dur, un vice-champion de France de boxe, qui n'arrêtait plus de me parler... Comme si certains mots n'étaient que des bouchons de champagne : vous enlevez ce mot, et hop... ! Ça ne demande qu'à sortir. Cette histoire a duré un semestre. Les directeurs qui, au début, me regardaient comme un individu suspect, ont été tellement emballés qu'ils ont remis ça l'année suivante, sans moi, bien évidemment. Je crois même que l'expérience a plus ou moins essaimé... Ma formation d'architecte m'a aidé. Nous vivons à l'ère d'Internet, où toute la vie finit par se prendre du bout des doigts, avec toujours un écran entre soi et la réalité. Il est urgent de ne pas se satisfaire de cette seule distanciation arrogante. Je crois utile de montrer en quoi nos mots, nos gestes, ont un lien poétique avec l'acte de faire - faire avec des outils -, de se confronter avec la matière qui résiste, avec des étincelles de fer à souder qui risquent de nous brûler, avec une découpe sur laquelle il faut s'appliquer sans se couper un doigt. Je crois beaucoup à la poésie de toute cette génération d'artisans du temps des cathédrales. Je crois à cette implication de tous les états de l'être, de l'émotion, de la pensée conceptuelle et du corps, et qu'on oublie volontiers. Je crains qu'on oublie le cœur, qu'on oublie le corps. Je ne sais pas ce qu'il nous reste de la terre. Comme par miracle, si l'on redonne place à l'implication des doigts, des mains, eh bien curieusement, l'être vient à vous et joue plus volontiers. C'est un fait que j'ai observé. Là encore, il convient d'intervenir avec humour. Je demande des conseils, je ne suis pas métallurgiste, moi. Et cela m'intéresse de réussir une soudure, de travailler sur un métal chauffé qui s'irradie de différentes couleurs. Comment faire ? Être à l'écoute de la matière. On sait que matière et mère sont un seul et même mot. Si tu écoutes la matière, tu écoutes la matrice des choses, cette sorte d'état fécond. Je crois qu'on est très imprudent de se

priver de cette confrontation en faisant de plus en plus intercéder des logiciels. À terme, on risque de se priver de fécondité. Avec du papier déchiré, plié, ou avec de vieilles couleurs écrasées, je sais faire. Avec une police de caractères virtuels, je ne peux pas faire grand-chose. On est à une époque qui va aimer l'ordre. J'entre, je clique ici et là, et on oublie ce "je-ne-sais-quoi" dont on parlait plus haut et qui est très frère d'un certain chaos, un chaos créateur. Les physiciens le savent : passé un certain seuil, du chaos naît, comme infailliblement, un autre ordre devant lequel on s'incline.

N. C. : Malheureusement, ces jeunes dont vous parliez, désocialisés, souvent analphabètes, ces gosses de banlieue, ces agents du chaos qui, si l'on sait l'art de prononcer les mots-bouchons de champagne que vous évoquiez, se retrouvent vite tels des artistes bâtisseurs de cathédrales, constituent d'abord, aux yeux de la société, un danger dont on a peur et dont on aimerait surtout se débarrasser...

J.C. M. : J'ai eu l'occasion de tenter des actions auprès d'adultes, du genre de ceux qui font des stages de "ressourcement spirituel" ou d'"éveil des potentiels". Vous faites un mètre avec ces adultes, vous avez déjà fait dix kilomètres avec les "agents du chaos" ! C'est comme si cette sorte de bonne volonté qui consiste à s'inscrire à un stage pour devenir meilleur, plus ouvert, etc., n'était en fait pas du tout garante d'un événement splendide, d'une découverte. Je préfère vraiment prendre (et là je suis formel) quinze personnes au hasard dans une rame de métro parisien, que quinze personnes qui ont fait dix ans de méditation, ou dix ans de psychothérapie. C'est un fait d'expérience. Quand vous déboulez dans un lycée professionnel, prenez trente individus au hasard, originaires de tous pays - dont certains connaissent au maximum cinq cents mots du dictionnaire et cent mots de verlan -, eh bien, à condition d'avoir une approche hardie, vous tomberez sur une réelle fécondité. C'est là une chose à (re)démontrer : c'est du chaos social, de cette sorte d'état de perdition que, si l'on sait s'y prendre, peuvent naître les choses les plus vraies. J'ai vraiment bourlingué. Je suis allé auprès des plus petits, dans les banlieues, dans les villes de province, j'ai travaillé dans des maisons de jeunes, dans des sous-sols, bouillons de non-culture : partout, si vous faites un certain pas vers cet homme qui préexiste en chacun de nous, cet homme-là ne peut pas ne pas répondre. Je me souviens d'un petit musulman de douze ans, qui est très vite venu me dire : "Monsieur, je fais toujours le même rêve." Un rêve où il faisait une plongée dans un canal où il voyait toutes sortes de choses extraordinaires (cela lui était, semble-t-il, arrivé après qu'il ait vu un enfant tomber à l'eau). Et là, devant nous, il s'est soudain mis à parler, faisant apparaître des visions des Hachichins du XII^e siècle, du monde musulman, des mémoires de sa propre culture, que je ne connaissais pas. Il m'avait entendu parler d'un chevalier dans mon conte, et cela lui avait fait remonter des visions de chevaliers arabes. Il parlait, il parlait, il n'arrêtait plus. Plusieurs fois, j'ai ainsi vu des enfants entrer dans un état quasi-hypnotique. Les enfants très à fleur de vie ou à fleur de tristesse, si par hasard un-je-ne-sais-quoi est franchi, entrent dans une sorte d'état prophétique. Un jour, à Sarcelles, j'étais désespéré : cent ou deux cents enfants étaient présents en même temps, dans une bibliothèque, et je ne savais plus comment les faire se soulever - "Monsieur Marol va vous raconter des histoires". C'était impossible. Je les harcelais de questions. J'avais la gorge très serrée. Je ne voyais pas comment j'allais y arriver, c'était trop, avec tous les instits' qui étaient là... À un moment donné, je leur ai demandé de parler de leurs peurs. Et tout d'un coup, je vois ce petit Noir tout au fond, qui nous dit : " J'ai peur, j'ai peur de tous les animaux du monde. " Je me tourne alors vers un autre enfant, et à peine tourné... le petit Noir s'était déjà blotti contre moi. Et à ce moment-là, il est entré en parole. Il était venu d'un trait du fond de la salle. De là est né un conte qui s'appelle Panics. Cet enfant ne pouvait plus s'arrêter. J'ai dû doucement le ramener, comme on réveille un somnambule. Il a parlé pendant vingt minutes. C'était trop beau. Il devenait griot. Du coup, les autres enfants se sont appropriés cette histoire, elle a été développée, je la donne dans La vie réenfantée. Là, on voyait très bien que ce mouffet perdu avait subitement été rendu... à quelle mémoire culturelle ? Venue de quoi ? Je n'en sais rien. Ce genre d'événements se déroule à Sarcelles, chez des enfants privés de leur propre culture.

N. C. : Tobie Nathan, dont Nouvelles Clés a publié un entretien, est convaincu du bienfait du ghetto (si on veut résumer sa thèse de façon un peu provocatrice), c'est-à-dire du bienfait de la persistance de groupes ethno-culturels homogènes, plutôt que du brassage général, pourtant cher à l'esprit français. Avez-vous un avis là-dessus ?

J.C. M. : À Sarcelles, dans cette assemblée, les deux tiers étaient d'origine africaine, et j'en ai vu la fécondité. Mais je ne peux pas déclinier cela. Moi, c'est en amont de toutes les cultures que je cherche à lancer la ligne de pêche. Il est vrai qu'après, c'est grâce à ce qui reste de culture traditionnelle - une bizarre sorte de culture - que ça va répondre. C'est grâce à cette anti-culture, que ça va être si spécifique, si inoubliable. C'est en tout cas dans cette résistance culturelle, dans ces soubresauts, que des éléments créateurs fabuleux peuvent apparaître.

N. C. : À vous entendre, il y aurait presque moyen de se réjouir même des situations les plus difficiles, si elles peuvent être le terreau d'éveil, de floraisons aussi extraordinaires !

J.C. M. : Ces mêmes ont le mérite d'être sincères : si je casse, je casse ; si je vole, je vole ; si j'admire, si je trouve quelque'un de bien, je trouve ce quelque'un vraiment bien. Ce sont des situations limites dans lesquelles la beauté apparaît. Notre société suffoque de sa propre fadeur, avec toutes ces ouates, ces sécurités, ce qui fait qu'on est rarement aux extrêmes. Qui, dans une rame de métro, donne la musique ou dit : " Donnez-moi au moins un sourire " ? Qui parle de sa détresse avec sincérité ? C'est le paumé, on le sait. Qui est-ce qui se planque derrière son journal, c'est celui - même s'il est fragile - qui a son petit confort.

N. C. : Vous jetez des étincelles qui peuvent allumer des feux...

J.C. M. : J'ai toujours été le premier à être secoué. Je n'ai pas arrêté d'être secoué pendant des années.

N. C. : Tout ce qui se joue là physiquement est très important, quoi qu'on dise de l'importance décroissante de l'école et de cette nouvelle génération naissante, si liée à la cybernétique, et dont les classes ne verraient bientôt plus les professeurs que comme un appoint...

J.C. M. : Je crois qu'on va faire là un pas de plus vers le formalisme. Et cela m'inquiète énormément. La fécondité vient dans un état amoureux de fragilité, de vulnérabilité de l'adulte par rapport à ses élèves. Si vous avez votre écran, il n'y a plus de saut dans le vide. Vous avez faux ou juste, mais vous perdez tout le reste : l'hésitation, le doute, le "je suppose", "j'ai l'intuition que", etc. Ce sont des mots qui vont se perdre, or, c'est dans ce doute-là qu'est la création, l'aspect créateur. On risque de sauter une marche importante, qui est ce temps d'hésitation si fécond. Quand je lance certaines questions, je vois ce temps où les regards sont tous suspendus : c'est ça qui est fécond.

N. C. : Cela dit, si vous voyez le reportage intitulé Une vie de prof, vidéo tournée pendant un an dans un collège très dur de la région parisienne, vous vous apercevez que là, on n'en est malheureusement plus à se poser ce genre de questions : tout est cassé, les gosses sont armés (de couteaux, pas encore d'armes à feu, mais ça vient) ; vous avez le racket généralisé, la drogue, beaucoup d'enseignants terrorisés, en déprime totale... Et puis, au milieu de tout ça, de rares profs qui s'en sortent. On se demande comment ils font et on se dit : "Bon sang, cet art-là ne s'enseigne pas !"

J.C. M. : C'est précisément pour cette raison que j'observe un temps de pause. Soyons clairs : c'est un état de guerre. On est dans une situation d'extrême urgence, d'extrême danger. Intervenir dans certaines classes - de plus en plus nombreuses -, demande autant d'énergie que d'aller se battre tout seul contre un groupe de gens mal intentionnés... Mais là, il s'agit de se battre avec tendresse, de se battre pour que la victoire soit les retrouvailles avec ce qui préexiste en chacun de nous et qu'on ne cesse d'oublier. Cette sorte de dimension divine, de toute vie. Nous sommes tous poussière d'étoiles, ce n'est pas qu'une belle image. Il y a tout ce potentiel de beauté. Dit comme cela, cela peut paraître rousseauiste, mais c'est au nom de ce potentiel d'émerveillement que je me suis immédiatement senti prêt, dès qu'on a fait appel à moi.

N. C. : Jusqu'où allez-vous dans votre discours devant les enfants. Vous dites par exemple : "Il y a du divin en chacun de nous" ?

J.C. M. : Non ça, je ne formule pas. Par philosophie, je suis très discret sur mes raisons

d'être personnelles. Si je fais la preuve de quelque chose, et que cela donne envie à d'autres de le vivre, c'est bien. Mais je garde cela pour moi. Je ne vais pas citer mes maîtres, je ne vais pas dire : "Je crois en Dieu". Par contre, au bout de deux heures passées ensemble, ou six mois, il se peut qu'il y ait eu un fruit succulent, et ça arrive. Des adultes qui me demandent : "Tu crois à tel ou tel truc, toi ?" Je vois des bibliothécaires s'intéresser à Ma Anandamoyi, ou à l'Inde, mais je ne force jamais les interconnexions. Quand j'écris un livre comme *La vie réenfantée*, c'est justement pour enjambrer le milieu dit "spirituel". Là, si je cite tel propos d'un moine bouddhiste, je le fais avec la même impertinence qu'un gag. Quand je fais des livres, je pense à mes amis pédagogues qui accordent leurs gestes avec leurs idées, ce qui est moins courant dans les milieux spirituels où l'on va souvent faire un peu semblant, ou s'octroyer des maîtres qui sont des maîtres de façade.

N. C. : Vous parlez parfois comme un chevalier solitaire, qui traverse une sorte de paysage difficile, de terre vaste, pillée. D'une certaine façon, nous sommes en train de vivre les grandes invasions. Très simplement, l'abbé Pierre l'a clamé depuis longtemps. Dans votre longue chevauchée, vous arrive-t-il de rencontrer des compagnons semblables à vous-même ?

J.C. M. : Votre image est belle et me touche. En chevalerie, il y avait la chevalerie monacale, les templiers, la chevalerie installée dans son château, et la chevalerie errante. C'est plutôt dans les mythes qu'on s'attache aux chevaliers errants. J'écris mes contes un peu au nom de cette solitude, de cette errance. Je ne sais pas où je vais, je ne sais pas ce qui m'attend, mais je suis obligé d'y aller. Il y a quelque chose de Zorro aussi. Et puis il y a l'idée que certaines actions ne peuvent se faire que dans cette sorte de solitude : une solitude prête et dévouée à la rencontre. J'avoue être très touché par cette période, cette façon de dire les relations entre les êtres qui a existé entre le XI^e et le XIV^e siècle, c'est quelque chose qui me parle beaucoup. Je pense d'ailleurs que la chevalerie est une période de notre civilisation qui emploie souvent des langages enfantins de couleurs, de débordements d'énergie, de chevauchées un peu fantasques, d'"y aller pour rien". Il y a dans la chevalerie quelque chose qui est très synonyme de la jeunesse, probablement le XIII^e est-il une "jeunesse" de notre civilisation. Il me semble que cette époque a quelque chose à nous dire aujourd'hui, dans cet état prêt à tous les ravages, entre l'endormissement de quelques-uns et la fermentation d'un bon tiers d'entre nous prêts à l'explosion... C'est vrai que, dans cette situation extrême, un peu de chevalerie ne ferait pas de mal ! L'autre chevalier se présente sous la forme de tel bibliothécaire, tel éducateur, telle institutrice, qui prennent la balle au bond, et deviennent compagnons, et nous devenons alors indissociables. À propos de chevalerie, il m'est arrivé d'utiliser son langage, au travers du blason, qui est un moyen d'aller droit au but. C'est la préparation à l'état de choc : qu'est-ce que je vais offrir au choc de la rencontre ? Et les gosses comprennent très bien. Les gosses sont toujours prêts à la castagne. Souvent, je leur faisais faire des écus en bois. Le blason s'adresse à l'autre : "Qui es-tu, ami ? Allons vite, montre-toi ; si ça se trouve, tout à l'heure, on ne se verra plus." À ce moment-là on est obligé de se dévoiler, de déclamer quelque chose. Le blason est une clameur : qui va répondre ?

N. C. : Aimer l'action et la bagarre, est-ce la spécificité des garçons ?

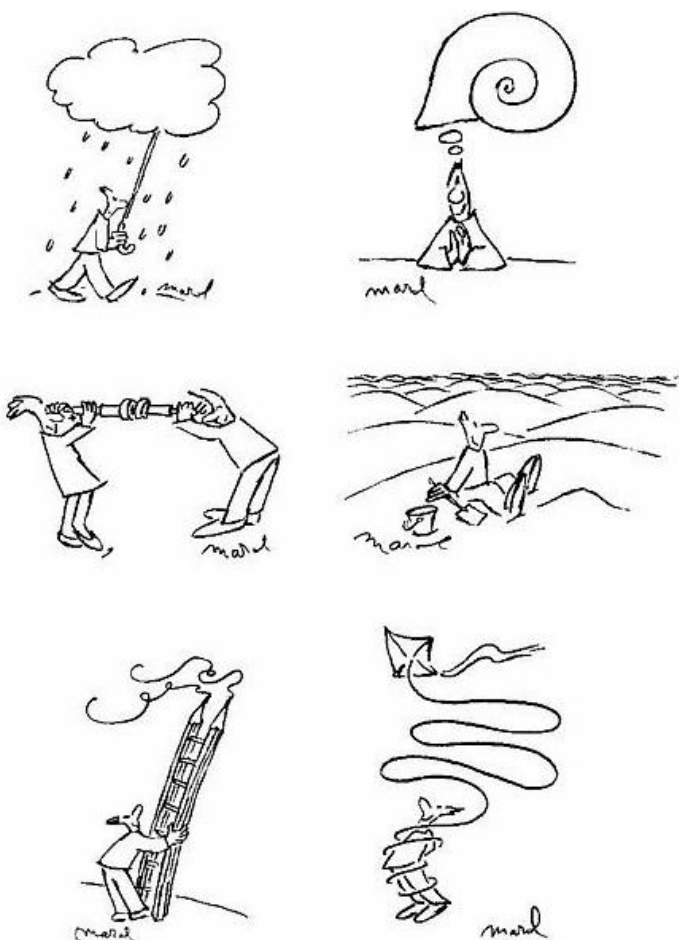
J.C. M. : Non, bien souvent ce sont les filles qui vont le plus vite dans le courage, dans la réponse, dans la mise en acte. Souvent, ce sont elles qui ouvrent la marche. Signe des temps ? Il peut y avoir des gestes tendres dans un blason. Les filles ont, plus que nous, cet élément actif - la chevalerie parle peut-être en priorité aux femmes. Je cite une chose qui me paraît importante. C'est dans Chrétien de Troyes, dans *Perceval et le conte du Graal*, il y a un épisode où Gauvin va se battre dans un tournoi pour une toute petite fille qui s'appelle la Pucelle aux petites manches. C'est très beau. On voit le chevalier Gauvin risquer sa vie pour un caprice de gamine. Il y a quelque chose comme une complicité entre cette petite fille et ce chevalier, entre ce geste enfantin et le geste de cet homme. Voilà ce que j'ai envie de vivre de temps en temps : non pas être le professeur, mais se battre pour l'enfant.

À lire :

► *La saturée de joie* (Ma Ananda Moyi) aux éd. Dervy

- ▶ *Le fier baiser* (sur le message des troubadours) aux éd. du Relié
- ▶ *Paroles de troubadours* aux éd. Albin Michel, col. Carnets de Sagesse
- ▶ *Le rire du sacré* aux éd. Albin Michel, col. Essais Clés

Quelques-un de ses dessins :



Patrice van Eersel

Nouvelles Clés est une revue trimestrielle en vente en kiosque et sur abonnement.
 Article issu du site www.nouvellescles.com - © Tout droit de reproduction interdit